

## Manuel Tuñón de Lara et la revue *Esprit*

Paul Aubert

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/447>

DOI : 10.4000/bhce.447

ISSN : 1968-3723

### Éditeur

Presses Universitaires de Provence

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 201-204

ISSN : 0987-4135

### Référence électronique

Paul Aubert, « Manuel Tuñón de Lara et la revue *Esprit* », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/447> ; DOI : 10.4000/bhce.447

---

# Manuel Tuñón de Lara et la revue *Esprit*

Paul AUBERT

Aix-Marseille Université, CNRS-UMR 7303 Telemme

Fondateur de la revue *Esprit* en décembre 1932, le philosophe Emmanuel Mounier, a un projet : c'est un chrétien qui n'a pas voulu créer une revue catholique mais dont la foi oriente les écrits. Le groupe qui entoure Mounier a soin de profiter de l'occasion que leur offre Maritain, désireux de créer une revue qui fasse preuve «d'un esprit de sainteté, c'est-à-dire d'audace et d'un esprit d'universalité»<sup>1</sup>. Si la rencontre Izard-Mounier est essentielle, c'est le parrainage de Jacques Maritain qui est décisif<sup>2</sup>. C'est alors l'*Action française* qui guide la plupart des catholiques et *France catholique*, fondée en 1925 par le général de Castelnau, président de la Fédération nationale catholique et successeur de Maurice Barrès à la présidence de la Ligue des patriotes, qui oriente leur pensée autant que la discipline imposée par Charles Maurras, un disciple d'Auguste Comte, dont la fermeté de pensée et le style, attireraient la jeunesse catholique et au lendemain de la Première Guerre mondiale, une bonne partie du clergé et de la bourgeoisie. Jusqu'à la condamnation de l'*Action française*, en 1926, par le Saint-Siège, celle-ci apparaît comme le bras temporel d'une Église qui se sent menacée par l'anticléricalisme. Mounier cherche à s'assurer la collaboration d'écrivains connus. Le modèle c'est la *Nouvelle Revue française*. Mais le groupe fondateur tient à garder son indépendance et ne veut pas être entre les mains d'un éditeur ou d'un groupe financier. Il va donc lancer une souscription et se rapprocher de l'éditeur catholique belge Desclée de Brouwer qui propose une fusion avec une autre revue catholique décadente, *La Revue des jeunes* de Garric, que Mounier parviendra à éviter<sup>3</sup>. En juin 1931, une lettre de Maritain à Mounier évoque le titre de *La Revue contemporaine*<sup>4</sup>.

## À la recherche d'une troisième voie

En marge de ce catholicisme traditionaliste, la revue *Esprit* commente les crises de son temps depuis la crise de 29, la montée du nazisme et la Deuxième Guerre mondiale, jusqu'à la Libération et les débuts de la Guerre froide. De fait, elle dénonce la guerre d'Éthiopie, le franquisme, le pacte de Munich, l'antisémitisme et la xénophobie. Après l'armistice de 1940, Mounier s'installe à Lyon, en zone libre et fait reparaître *Esprit*. Après s'être rapprochée de certaines des orientations du Régime de Vichy, la revue exprime des opinions de plus en plus critiques qui aboutissent à son interdiction en août 1941<sup>5</sup>. À la Libération, Mounier relance la revue, mais s'éloigne de Gallimard dont l'attitude pendant l'occupation lui a déplu, pour se rapprocher de Paul Flamand, qui entre au comité directeur de la revue, et des éditions du Seuil. *Esprit* participe aux débats et controverses de l'après-guerre, en manifestant une certaine orientation «philocommuniste», au moins jusqu'en 1949<sup>6</sup>. Après la mort de Mounier en 1950, la direction de la revue est assurée par le critique littéraire suisse Albert Béguin, proche du surréalisme, spécialiste du romantisme allemand et de la poésie, professeur à l'Université de Bâle, fondateur pendant la guerre des *Cahiers du Rhône*, où il publia les poètes communistes Louis Aragon et Paul Éluard, ainsi que Saint-John Perse, Jules Supervielle, Pierre Jean Jouve et Pierre Emmanuel. Critique littéraire reconnu dont le choix était cohérent avec l'orientation de la revue où il tenait une rubrique de poésie – Mounier considéra d'emblée la littérature comme le langage de la personne<sup>7</sup> – Béguin s'intéressa à la francophonie et ouvrit *Esprit* à la production intellectuelle internationale. Tardivement converti au catholicisme (fils d'un pasteur protestant, baptisé en novembre 1940), il se trouva confronté

1 Lettre de Mounier à Georges Izard, 26 décembre 1930, *Mounier et sa génération, Lettres, carnets et inédits*, Paris, Éd. du Seuil, 1957, p. 70.

2 Lettre de Jacques Maritain à Emmanuel Mounier, 21 février 1931 (Maritain/Mounier, 1925-1939, *Ibid.*, p. 31.)

3 Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 1930*, Seuil, 1969; Point-Seuil, 2001.

4 Lettre de Mounier à Izard, 7 juin 1931.

5 Pierre DE SENARCLENS, *La revue Esprit, 1932-41*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1974.

6 Michel WINOCK, *Histoire politique d'Esprit (1930-1950)*, Paris, Seuil, 1975; 2<sup>e</sup> éd. chez le même éditeur en 1996, sous le titre, «*Esprit*». *Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*; Goulven BOUDIC, *Esprit, 1944-1982: les métamorphoses d'une revue*, Paris, Seuil, 2005.

7 «Appel à une littérature d'expression nouvelle», *Esprit*, novembre 1935, p. 185.

à un monde fragmenté dans lequel l'homme était aliéné par l'argent, et s'interrogea sur l'échec de la poésie. Outre leur commune admiration pour Péguy, qui les a initialement rapprochés, Mounier et Béguin revendiquent une «pensée chrétienne libre»<sup>8</sup>, dont l'urgence se fait sentir sous l'occupation allemande.

À partir de 1957 et jusqu'à sa mort en 1975, Jean-Marie Domenach, qui fut secrétaire de la revue de 1946 à 1957, voisin de Mounier à Châtenay-Malabry, reprit le flambeau. Grand résistant –il dirigea la revue des FFI *Aux armes!*–, et grand admirateur de Mounier après la grève de la faim de celui-ci à Lyon en 1942, Domenach avait considéré avec les déçus de la Libération que «l'heure de la révolution par la loi» était passée, mais le retour à la République parlementaire des partis ne l'enthousiasmait guère<sup>9</sup>. Finalement, lors de la crise de 1947, la répression des grèves, et la montée d'un discours nationaliste, qu'il interpréta comme la menace d'un nouveau fascisme, s'éloignant du MRP, il se rapprocha du Parti communiste, convaincu que l'on ne saurait lutter contre le fascisme sans la classe ouvrière, tout en condamnant la politique des deux blocs. C'est pourquoi, il fut l'un des rédacteurs du manifeste «Premier appel à l'opinion internationale» qui parut également dans *Les Temps modernes* et en novembre 1947 dans *Esprit*. La guerre froide entre les anciens alliés autant que la situation intérieure (le désaccord entre communistes et socialistes) l'incita à contribuer à l'avènement d'une autre gauche. «On installe du côté russe de drôles de républiques, mais du côté américain, on patronne de drôles de tyrannies»<sup>10</sup>. Ensuite, lorsqu'apparut Soljenitsyne, il fallut bien relire David Rousset dont l'antistalinisme avait été disqualifié par son goût pour l'atlantisme dans les années cinquante. La revue a-t-elle toujours trouvé sa place face à l'événement? Les interpellations ne manquèrent pas pour une génération qui, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, vécut Dien-Bien-Phu, le mendésisme, le gaullisme, la guerre d'Algérie à un moment où un magistrat qui signait «Casamayor», portait un inquiétant regard vertueux sur les affaires du monde.

Après la prise du pouvoir à Prague par les communistes, la revue en vint à souhaiter qu'entre l'État stalinien et la social-démocratie impuissante, «un socialisme vivant et rigoureux renaisse des peuples européens.»<sup>11</sup> Certes l'Europe revenait à la mode en matière économique et de sécurité et le dilemme était entre l'adhésion au plan Marshall, qui incitait à construire une union occidentale, ou la politique prônée par le parti communiste, qui s'inclinait vers une union de la gauche dominée par lui, tourmentait encore bien des intellectuels. Mais, pour les rédacteurs de la revue, l'Europe devait être autre chose que le rassemblement des États capitalistes de l'Ouest, elle devait être compatible avec «un socialisme qui saurait concilier la rigueur et l'efficacité avec le sens de l'homme»<sup>12</sup>.

La réconciliation que la revue prône avec l'Allemagne, le pacifisme transpolitique qu'il suggère avec une contribution de Paul Ricœur qui oppose «la non-violence prophétique» et «la violence progressiste»<sup>13</sup>, tandis que Mounier, s'adressant aux catholiques, entendait corriger les représentations stéréotypées des propagandes des deux camps: «Qu'on ne vienne pas nous faire le chantage à la civilisation chrétienne. La civilisation chrétienne, si le mot a un sens, et c'est douteux, n'est pas plus la civilisation des banques et des taudis, de *Samedi Soir* et de la bombe atomique, qu'elle n'est la civilisation des sans-dieu et des *guépéous*. Elle fleurit aussi admirablement dans le long et douloureux effort du peuple russe que dans ce qui nous reste, en Occident, de mœurs et de vitalité chrétienne.»<sup>14</sup>. Après l'expérience pacifiste de l'année suivante, la revendication de l'utopie d'un gouvernement mondial, et la dénonciation des méthodes du Parti communiste qui entendait voir Mounier signer un texte à la rédaction duquel il n'avait pas pris part, Domenach qui s'était engagé aux côtés des communistes dans le Mouvement de la paix avait fini par s'en séparer pour créer avec d'anciens résistants Les Combattants de la liberté, groupe destiné à solliciter la Résistance contre les menaces fascistes, qui fusionna plus tard avec le Mouvement de la paix. Cette collaboration dura jusqu'à l'affaire yougoslave, en juin 1948, après la publication d'articles de François Fejtő, de Jean Cassou et de Vercors qui s'opposaient aux thèses du Parti communiste sur Tito. Domenach fit partie d'une délégation qui visita la Yougoslavie et dénonça à son retour, en février 1950, quelques calomnies communistes: Tito fasciste, Tito agent de l'impérialisme américain etc. En représailles, Domenach et Cassou furent exclus du Mouvement de la paix. Ces péripéties confirmèrent pour la rédaction d'*Esprit* la nécessité de combler le vide laissé à gauche par l'évolution du Parti socialiste vers la droite. Les

8 «Entretien avec Albert Béguin», *Esprit*, décembre 1958, p. 760.

9 P. FRAISSE, «La "libération" du complexe fasciste», *Esprit*, juillet 1946.

10 Cité par Michel WINOCK, *op. cit.*, p. 290.

11 *Esprit*, mars 1948 (éditorial).

12 Jean-Marie DOMENACH, «Quelle Europe?», *Esprit*, novembre 1948.

13 Paul RICŒUR, «L'homme non violent et sa présence à l'histoire», *Esprit*, février 1949.

14 Emmanuel MOUNIER, «Déclaration de guerre», *Esprit*, novembre 1948.

intellectuels comme Vercors qui jugeaient cette collaboration nécessaire mais entendaient parler aux communistes sur un pied d'égalité contribuèrent entre 1947 et 1950, à la formation d'une «nouvelle gauche», après que furent interrompues les discussions avec Daniel Mayer, secrétaire général de la SFIO, par l'accès de Guy Mollet à ce poste.

Avant la guerre, c'est-à-dire avant les articles que publia Jean Lacroix sur le matérialisme historique, les rédacteurs d'*Esprit* ne connaissaient pas le marxisme. Ensuite, ils en critiquèrent les excès et les travers, notamment l'obscurantisme et les obstacles à la liberté de création. C'est pour protester contre le dogmatisme de Jdanov que de nombreux intellectuels –Clara Malraux, Édith Thomas, Marguerite Duras, Francis Ponge, Jean Duvignaud, Robert Antelme, Edgar Morin– quittèrent le Parti communiste, tandis qu'*Esprit* ouvrait un débat, en mai-juin 1948, dans un numéro spécial intitulé *Marxisme ouvert contre marxisme scolastique*. Des communistes y participaient, aux côtés de Claude Roy, Georges Mounin, Marcel Prenant, Jean Domarch, ainsi que Jean Beaufret, le P. Chenu, Francis Jeanson, M. Collinet, J. Lacroix etc. En conclusion, Lacroix résumait la doctrine d'*Esprit* depuis la guerre et proposait de réunir Marx («à qui l'on doit la prise de conscience la plus aiguë de la condition prolétarienne») et Proudhon («pour sa conception de l'homme et l'esprit de liberté qu'il défend»)15. Celle-ci évolua lorsque la revue dénonça par la suite l'enlèvement face aux guerres coloniales en Indochine et en Afrique du Nord autant que les illusions d'une communauté avec les anciennes colonies appelée «Union française». La leçon de Mounier, outre l'exigence de la sécularisation de la vie politique et de la laïcisation de l'État, la défense des exploités, est sans doute que l'affirmation que l'engagement n'implique aucun aveuglement sur les imperfections de la cause qu'on défend. Le créateur d'*Esprit* veut concilier exigence politique et exigence prophétique afin d'éviter tout dogmatisme et ne pas éloigner l'intelligence de l'action. La revue salue la démarche de Camus lorsqu'il oppose les droits de l'Homme à la raison d'État, mais n'adhère pas à sa philosophie que Mounier juge démobilisatrice (en 1951, *L'homme révolté*, dont Albert Béguin souligne l'importance, est tièdement accueilli par la critique, Camus n'écrit plus dans *Esprit* après 1952).

Cette orientation se confirme lorsque Domenach prend la direction de la revue, en 1957, et la rapproche d'une nouvelle gauche anticommuniste, favorable aux dissidents du bloc de l'Est16. Domenach, initialement proche de la démocratie chrétienne et du MRP, participe, en 1974, aux «Assises du socialisme» organisées par le Parti socialiste. Disposée au débat, la revue, sans renier ses origines chrétiennes, s'ouvre aux idées nouvelles, fait connaître, après 1968, celles d'Ivan Ilitch, de Michel Foucault, de René Girard, etc.

## Les écrits de Manuel Tuñón de Lara dans la revue *Esprit*

C'est donc à la «nouvelle série», celle des «belles années» de la revue, comme l'écrira Michel Crozier dans le numéro du cinquantenaire (n° 73, janvier 1983, p. 74), occupée dans un contexte d'épuisement des traditions bourgeoises à débattre de la hiérarchie des valeurs, que collabore entre 1956 et 1974 Manuel Tuñón de Lara, qui se spécialisera sur le domaine ibérique. Sous-titrée «revue internationale», *Esprit* s'est toujours intéressée à ce qui se passe hors de l'Hexagone et a tissé de nombreux liens avec des réseaux intellectuels à l'étranger. Après avoir consacré, de février 1936 à avril 1937, de nombreux articles à la situation espagnole (notamment de José María de Semprún y Gurrea et d'Emmanuel Mounier) puis aux débuts de la Guerre d'Espagne, tout en dénonçant parfois les méthodes des républicains, elle fut l'une des rares revues à publier des articles sur l'Espagne au milieu des années 1950 puis à lui consacrer un numéro spécial pendant l'été 1956. Elle prétendait signaler une nouvelle voie à gauche, loin du socialisme colonial de Guy Mollet et du communisme qui venait de se révéler à Budapest. Elle réunissait des groupes qui allaient constituer le PSU en 1960, dont la bataille contre la torture en Algérie fut l'événement fondateur, l'Affaire Dreyfus, en somme, avant que la protestation contre la guerre du Vietnam ne devienne celle de la promotion suivante. En 1969, la revue soutient Alfonso Carlos Comín dans sa lutte pour la liberté en lui décernant le prix «Emmanuel Mounier»17.

La crise du politique et de la représentation que symbolisa Mai 1968 (et qui effraya rétrospectivement jusqu'aux politiciens des années deux mille, qui ne surent y répondre qu'en invoquant brièvement, quarante ans après, les vertus vite oubliées de la démocratie participative) prit au dépourvu, comme celle des autres revues, une rédaction qui avait toujours considéré le sérieux de l'institution (l'État, l'Église, l'Université, l'Hôpital) plutôt que l'imaginaire et même le quotidien, que commençait à explorer Michel de Certeau. Chaque numéro est construit autour d'un dossier, suivi d'un choix varié d'articles ainsi que d'un «journal à plusieurs voix» composé

15 Jean LACROIX, «Marx et Proudhon», *Esprit*, mai-juin 1948.

16 Gilles PARIS, «La saga des revues. 8-*Esprit*. Personalisme, antitotalitarisme, et après...», *Le Monde*, 21 juillet 2010.

17 V. le numéro de mars 1969.

de textes brefs, plus subjectifs, parfois polémiques, de plusieurs auteurs. Des chroniques révèlent l'intérêt de la revue pour l'actualité internationale. Manuel Tuñón de Lara publie des articles sur l'Amérique latine (riche alors en révolutions et en coups d'État) et le Portugal. Un panorama de l'actualité éditoriale («librairie du mois») offre quelques repères parmi les livres et les revues de parution récente. On trouve la signature de Manuel Tuñón de Lara dans chacune de ces rubriques, et notamment dans la dernière, les comptes rendus qu'il consacre aux livres publiés en France sur l'Espagne et à la maigre production littéraire espagnole traduite. C'est aussi le moment où Tuñón écrit dans d'autres revues d'inspiration chrétienne engagées dans la lutte antifranquiste<sup>18</sup>: *Frères du monde* (1959-1973), par exemple, revue bimestrielle, tiers-mondiste, créée par des franciscains bordelais soucieux de mesurer des points de vue et des méthodes d'inspiration chrétienne à l'analyse marxiste (il collabore notamment au n° 42, 1966 intitulé *L'Espagne bouge* avec un article intitulé «Développement. Pour quoi faire?»); *Cuadernos para el Diálogo*, en Espagne, fondée 1963 par l'ancien ministre de Franco, Joaquín Ruiz-Giménez, qui se servit de l'esprit du Concile Vatican II pour préparer les esprits à la démocratie.

Certes ces textes sont datés. Ils disent les préoccupations et l'espoir d'un exilé en France, autant que le témoignage de la revue *Esprit* sur son temps. Ils cherchent des références depuis celle des exilés libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à Núñez de Arenas, le fondateur de la *Escuela Nueva* en 1912, qui organisa des conférences populaires au sein du Parti socialiste, que Tuñón considérait comme son maître, mais ne néglige pas la sociologie de la réalité des Espagnols en France. Ils sont attentifs à la vie internationale et au débat social français, comme le prouve le commentaire dédié aux *Mémoires* de Simone de Beauvoir, auquel Jean-Marie Domenach, qui soutint, avec Mounier, la parution du *Deuxième sexe*, n'est peut-être pas étranger. Lorsqu'ils sont consacrés à la traduction en France d'œuvres de Lorca, de Machado, de León Felipe ou d'Alberti, ils montrent comment ces auteurs furent victimes du mépris de la sensibilité et de la pensée espagnoles professé par la dictature franquiste. L'actualité de Cuba, du Brésil, de l'Argentine et du Portugal nourrit une réflexion qui cherche à conforter une évolution démocratique en Espagne alors qu'il faut bien commenter la censure et la répression qui y sévissent (l'exécution de Grimau, le prétendu suicide de l'étudiant Enrique Ruano).

Pourtant au détour d'une lecture émergent quelques textes fondamentaux comme «Le faux malheur séculaire de l'Espagne»: car Manuel Tuñón de Lara ne supporte pas les écrits de ceux qui dotent l'Espagne de l'histoire «en creux» d'un pays pauvre, atone, anémique, faite de frustrations et de renoncements, incapable de sortir de la malédiction du sous-développement du Sud, de se doter de règles de conduite partagées et d'entrer dans la modernité, en somme. Et s'il relit les grands auteurs de sa jeunesse, Unamuno, Machado, Ortega, il ne néglige pas l'œuvre des plus jeunes (les Goytisoló, García Hortelano, Corrales Egea), tout en étant attentif à l'historiographie sur l'Espagne contemporaine (Herbert Southworth, Hugh Thomas, Pierre Broué, Émile Témime, Jacques Geogel, Jean Bécarud) et en n'ignorant pas la thèse d'État de Noël Salomon, *Recherches sur le thème paysan dans la «Comedia» au temps de Lope de Vega*, dont il souligne l'actualité.

Grâce à lui, les lecteurs de la revue *Esprit* connaissent l'évolution de la réalité hispanique et latino-américaine. Ce qui surprend, c'est la documentation, la hauteur de vue et la sérénité d'un témoin qui oublie sa circonsance pour parler de la vie des autres et contribuer au débat social. Ce qui rassure, c'est la foi en l'homme, la certitude que l'humanisme –le savoir, la culture, la science, la justice, la démocratie– triomphera, et que bientôt on verra «Le taureau noir de l'Espagne libre au grand soleil des arènes», comme il dit en commentant les poèmes traduits de Rafael Alberti, sans que la métaphore taurine<sup>19</sup> ne mérite une interprétation favorable à la «fête nationale». Tout au plus vient-elle illustrer l'espoir d'une liberté prochaine, régulièrement énoncé avec le référent démocratique qui guide ses écrits. Car Tuñón est impatient, au lieu de se lamenter sur sa condition d'exilé il pense à l'avenir et à la jeunesse de son pays.

18 En France, Manuel Tuñón de Lara collabora à diverses revues: *Bulletin du Département de Recherches Hispaniques* (Université de Pau); *Bulletin Hispanique* (Université de Bordeaux); *Cahiers Internationaux* (Revue internationale du monde du travail, Paris); *Europe* (Paris); *Esprit* (Paris); *France Observateur* (Paris); *Frères du monde* (Bordeaux); *Les Temps Modernes* (Paris) Il offrit la collaboration la plus importante, 62 textes, à la revue *Esprit* que nous publions sans corrections (orthographe, hispanismes et notes en bas de pages). Nous renvoyons à la bibliographie de l'ouvrage, *Manuel Tuñón de Lara. El compromiso con la Historia. Su vida y su obra*, José Luis DE LA GRANJA, Alberto REIG TAPIA (éds.), Bilbao, Universidad del País Vasco, 1993, p. 482-502.

19 Le recours à cette métaphore de la part d'un Espagnol qui reçut son premier vélo du torero de Vallecas, Malla, Agustín García, ami de la famille, n'est guère surprenant. Malla est mort tragiquement, à genoux, le 4 juillet 1920 (*El Liberal*, 5 juillet 1920) en France, à 34 ans dans les arènes de Lunel (où naquit un autre 4 juillet, l'auteur de ces lignes), d'un coup de corne en plein cœur de la part d'un taureau camarguais de la manade d'Agustín Lescot.